

Cent ans d'archéologie médicale, d'iconodiagnostic et de paléopathologie à la S.F.H.M. *

Docteur Pierre L. THILLAUD **

Vice-président de la Société Française d'Histoire de la Médecine



Quels sont les liens qui unissent l'archéologie à notre Société ? Pourquoi rechercher l'existence de cette association et, plus encore, la nature de ses fruits recueillis dans les milliers de pages de notre organe qui témoignent d'un centenaire d'érudition médico-historique ?

Nous pourrions nous satisfaire d'une unique réponse : cette enquête n'a jamais été entreprise. Dans les propos qu'il tint en 1953 à l'occasion de notre Cinquantenaire, le président des Cilleuls n'y fit point allusion. Quelques années plus tard, en 1967, dans sa lumineuse préface à la réédition de prestige des trois premières années de notre Bulletin, le président Huard passa également sous silence l'usage que les membres de notre Société surent faire des enseignements de l'archéologie pour le service de l'histoire des maladies et de la médecine.

En vérité, notre choix ne fut pas décidé sur le seul attrait d'un exercice premier ; il fut plutôt dicté par des sentiments aussi divers que la certitude et l'envie mais également la crainte.

* Centenaire de la Société française d'Histoire de la Médecine, 29-30 novembre 2002.

** 3 parc de la Bérengère, 92210 Saint-Cloud.

Il nous apparaissait évident que si l'archéologie "des arts et des ustensiles" avait bien pour objet de retrouver la vie des hommes à travers leurs réalisations exhumées du passé, elle ne pouvait pas ne pas intéresser l'histoire des maladies et de la médecine. Et, parce que le corps médical avait, durant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, largement contribué à l'émergence de la préhistoire, de l'anthropologie et de la paléopathologie, nous étions convaincus qu'à l'aube du siècle suivant, la création de la S.F.H.M. n'avait pas pu se faire sans que ces médecins savants, curieux d'histoire comme de sciences et pétris "d'humanités", ne se soient attachés à démontrer l'efficacité de ces disciplines nouvelles au service de leur histoire. La présence, dès 1902, parmi les membres de notre Société, de J. Capitan (1854-1929) alors président de la Société d'anthropologie de Paris, comme de E.T. Hamy (1842-1908), professeur au Muséum et membre de l'Institut, et de J.M. Lucas-Championnière (1843-1913), membre également de l'Institut, ne pouvait que renforcer cette certitude.

Plus personnellement, pour l'intérêt que nous leur portons depuis près de trente ans, nous avons aussi le désir de retrouver dans les travaux de nos prédécesseurs les signes d'une activité dans les domaines de la paléoanthropologie et de la paléopathologie.

Autant vous le dire dès à présent, nos certitudes comme notre envie furent satisfaites.

Mais notre crainte d'être amené au terme de cette enquête rétrospective, à constater quelques changements défavorables dans les rapports qui unissent de tout temps le médecin à l'histoire fut, hélas, également confirmée.

L'archéologie médicale

L'archéologie médicale se manifeste dans les séances de notre Société à la faveur de l'étude de ses productions mobilières et artistiques, plastiques le plus souvent.

Dès 1907, J. Bergounioux introduit sur le mode badin, l'étude de la sculpture médico-historique dans notre enceinte avec la description d'un bas-relief figurant une femme dont l'impudence pourrait être atténuée à la faveur de raisons médicales.

Plus sérieusement, la statuaire d'Esculape et d'Hygie et les inscriptions et monnaies qui leur sont dédiées, ont été remarquablement recensées et décrites par Raymond Neveu (1881-1967), président de la S.F.H.M., qui consacra à ce seul objet la majeure partie de ses travaux historiques. Sa quête des figurations du dieu de la médecine et de la déesse de la santé et, parfois, de cet autre dieu guérisseur que fut Apollon, lui permit de donner à la Société, entre 1909 et 1933, pas moins de sept communications. A chaque retour de ses nombreux voyages, il signale leur présence dans les musées de Venise (1909), de Syracuse (1910), du Vatican (1912) et de Barcelone (1933) ; mais aussi dans les îles de la mer Egée, dans les thermes romains d'Afrique du Nord ou alentour de la fontaine Juturne à Rome.

Dès 1912, le président d'alors félicite R. Neveu pour l'ensemble de ses travaux "qui formeront bientôt une iconographie complète des dieux antiques de la médecine". A notre connaissance, ce projet n'aboutit point. En revanche, les articles contenus dans notre revue figurent encore dans les bibliographies les plus actuelles sur le sujet.

En 1939, H. Slobozianu donne une suite ultime aux travaux de R. Neveu avec une étude des figurations d'Apollon Iétros. Mais, depuis, la Société n'a rien produit.

Parmi les productions mobilières de l'archéologie intéressant la médecine, exception faite de la communication d'un confrère roumain, A. Lenghel (1928), consacrée à des pessaires antiques retrouvés *in situ* parmi les squelettes de bassins féminins exhumés en Europe de l'Est, les membres de notre Société semblent n'avoir retenu que les découvertes relatives à l'ophtalmologie.

En 1928, V. Bologna (1892-1971), disciple puis successeur de J. Guiart (1870-1963) qui animait alors une chaire d'histoire de la médecine à Cluj (Roumanie), présente une communication sur l'étude des inscriptions qui sont autant de formules de collyres, figurant sur des cachets d'oculistes retrouvés en Dacie romaine et en Pannonie. A cette occasion, les Drs P. Mauclair et A. Terson, interviennent longuement en donnant un état complet des études des cachets d'oculistes, renvoyant l'auditoire à une précédente communication faite à la Société en 1921 par O. Guelliot qui décrivait douze cachets gallo-romains.

Il faut attendre 1998 pour qu'une communication de D. Gourevitch reprenne l'ensemble de nos connaissances sur les "collyres romains inscrits" offrant un "corpus... complet à ce jour des collyres inscrits publiés" des cinq sites de Reims, Cologne, Este, Viminacium et Lyon.

L'iconodiagnostic

L'iconodiagnostic, fruit du regard médical porté sur les figurations anthropomorphes artisanales, rituelles ou artistiques qui représentent parfois les signes des maladies, des blessures et des infirmités du passé, apparaît comme une constante dans les activités de notre Société.

Cette permanence trouve certainement sa justification dans l'attrait que longtemps l'art exerça sur le corps médical. Cette relation privilégiée entre l'art et la médecine se trouve au début du XX^{ème} siècle grandement facilitée avec l'appartenance de notre profession à la notabilité et de son corollaire : l'aisance économique, qui se traduit souvent par la constitution de collections d'art prestigieuses complétées parfois par des actions de mécénat.

Cette permanence des liens qui unissent l'iconodiagnostic à la S.F.H.M. apparaîtra plus évidente encore si on veut bien admettre que les deux traités fondamentaux sur le sujet qui, par un hasard bienvenu ponctuent assez exactement son centenaire, ont pour auteurs des membres influents de notre Société. C'est en 1901, soit un an avant de figurer parmi les membres fondateurs de notre Société, que P. Richer (1849-1933) publie son ouvrage monumental sur : "L'art et la médecine", qui initie la pratique de l'iconodiagnostic. C'est en 1998 que M.D. Grmek et D. Gourevitch, respectivement membre d'honneur et future vice-présidente de notre Société, publient : "Les maladies dans l'art antique", ouvrage passionnant qui s'applique à démontrer comment l'iconodiagnostic peut prétendre appartenir aux méthodes de l'histoire ancienne.

Dans le champ de l'archéologie, nombreux furent les objets figurant ou suggérant des états morbides à être soumis à une diagnose *ex Arte*. Parmi ceux-ci, les ex-voto et les terres-cuites pathologiques de Smyrne méritent une place à part.

De 1904 à 1912, le recensement et l'interprétation des ex-voto firent l'objet de nombreuses communications. A. Claret initie cette recherche en présentant quelques spécimens datant de l'époque gallo-romaine. R. Blanchard (1857-1919), notre président

fondateur, complète aussitôt cette initiative avec une communication sur “la persistance du culte phallique”, illustrée de nombreux spécimens ; tandis qu’au cours de la même séance, A. Marie propose une systématisation, toujours actuelle, de l’étude des “ex-voto médicaux”. Un beau débat s’ensuivit, au cours duquel M. Baudouin, omniprésent, nous le verrons, dès qu’il s’agit d’archéologie à la Société, prend sa part habituelle.

Manifestement, ce sujet passionne notre Société et c’est avec beaucoup de reconnaissance qu’elle accepte, en 1906 et en 1912, les collections d’ex-voto que lui offre V. Torkomian, membre étranger de Constantinople.

C’est dans ce contexte que P. Rouquette publie sa remarquable et toujours très précieuse étude sur les “ex-voto médicaux d’organes internes dans l’antiquité romaine” qui, fait exceptionnel dans l’histoire de notre revue, occupera entre 1911 et 1912 plus de 75 pages superbement illustrées.

Curieusement, et si l’on veut ne pas tenir compte de l’article de F. Regnault sur les “ex-voto polysplanchniques dans l’antiquité” paru en 1926, il ne fut plus question de ce sujet avant 1986 et la belle séance de projection que nous réserva M.H. Faure à propos d’ex-voto oculaires.

Mais avant la Grande Guerre, l’exercice de l’iconodiagnostic reste dominé par les travaux de Félix Regnault. Son étude sur “les terres-cuites pathologiques de Smyrne” conservées au musée du Louvre, publiée en 1909 dans le Bulletin n’est qu’une brève illustration de sa remarquable contribution à la connaissance de l’œuvre pathologique des coroplastes smyrniotes qu’il débuta dès 1900 et qu’il poursuivit durant plus d’un quart de siècle.

Son intérêt pour l’iconodiagnostic l’amena à examiner bien d’autres figurations humaines. Entre 1910 et 1914, ses communications à la Société porteront sur des sujets aussi divers que les “Divinités pathologiques” (1910) avec une surprenante description d’amulettes destinées aux phtisiques et aux rhumatisants ; les “Statuettes hymiarites pathologiques” (1913) originaires d’Arabie, datant de l’époque romaine et encore trop mystérieuses pour ne pas justifier d’être revisitées ; et les “Nains dans l’art égyptien” (1914).

Durant la même période, en 1911, O. Hamburger, membre étranger de Copenhague, présente à la Société et pour la première fois en France, le cas fameux de la stèle de Ruma, égyptien de la XVIIIème dynastie, affecté d’une paralysie infantile que depuis certains considèrent comme la première figuration d’une séquelle poliomyélitique.

Après la Première Guerre Mondiale, l’intérêt que les membres de la S.F.H.M. portent à l’iconodiagnostic sur toutes les formes de figurations humaines ne se dément pas. E. Jeanselme évoque en 1921 une figurine de bronze représentant un castrat infibulé. En 1934, les représentations d’eunuques dans l’art assyrien conservées dans les collections du musée du Louvre lui permettent de préciser les exigences requises pour accéder à ce diagnostic et de formuler une critique avisée de l’iconodiagnostic qui s’expose toujours à la confusion entre la représentation physique ou physiopathologique et la représentation sociale ou hiérarchique. La même année, Le Tessier donne une interprétation intéressante d’une scène figurant un homme posant sa main sur le bas-ventre d’une femme, gravée sur une plaque d’os datant de l’époque aurignacienne, et dans laquelle il reconnaît l’un des premiers médecins de l’humanité. En 1947, M. Laignel-Lavastine propose de considérer une scène de Lascaux comme la première illustration

d'un accident de chasse. Cinq ans plus tard, F. Jonckheere, plus connu pour ses travaux de paléopathologie sur les momies égyptiennes, s'exerce à son tour au "diagnostic *ex Arte* à propos de la paléopathologie pharaonique". En 1996 enfin, J. Battin fait une communication sur les "Malformations et maladies génétiques dans l'art et les cultures", qui pour la première fois s'assigne un objectif plus ambitieux que le seul iconodiagnostic et qui s'attache à recueillir les informations sur les mentalités, le sens de l'observation et l'interrogation culturelle que suscite la figuration d'un phénomène morbide.

La paléopathologie

Jusqu'à la Première Guerre Mondiale, la présence de la paléopathologie dans les travaux de la Société fut assurée par les interventions de Marcel Baudouin (1860-1941). Journaliste médical reconnu (Presse Médicale), secrétaire général de l'Association de la Presse Médicale Française, co-fondateur de la Société Préhistorique Française (S.P.F.), directeur de la revue l'Homme Préhistorique et des Archives Provinciales de Chirurgie et, bien sûr, membre dès 1902 de notre Société, M. Baudouin fut un auteur prolifique qui publia plusieurs centaines d'articles et de notes, de monographies et de réponses, sur des sujets aussi divers que la chirurgie et la santé publique, le folklore et l'histoire naturelle, la géologie et bien d'autres encore. Sa contribution à l'ostéo-archéologie se révèle aujourd'hui tout à fait essentielle et, pour autant, injustement méconnue.

Au début du XX^{ème} siècle, la paléopathologie française ne dispose que de la thèse médicale de J. Le Baron (1855-1902) soutenue à Paris en 1881. M. Baudouin sera le premier à lui donner une suite avec une belle monographie consacrée à l'ostéo-archéologie de la sépulture collective néolithique de Vendrest (Seine et Marne) qu'il publia en 1911.

En 1908, sa première communication à la Société traite d'une exostose supposée à tort comme syphilitique siégeant sur le tibia d'un sujet préhistorique trouvé en 1883 sur l'île d'Yeu avec son squelette complet. On ne peut qu'être convaincu du bien-fondé de la récusation de ce diagnostic rétrospectif omniprésent dans les observations ostéo-archéologiques à partir de 1872, depuis que Broca, Ollier, Parrot et Lortet s'accordèrent sur l'existence de cette maladie au Néolithique sur la base des lésions tibiales de la Femme de Solutré.

Par deux fois, M. Baudouin intervient en 1909 sur la déformation toulousaine du crâne à la faveur de trois spécimens retrouvés à Martiel (Aveyron). Le problème qui se pose alors en présence de ces trois cas, c'est celui de la détermination de l'époque à laquelle remonte la déformation toulousaine. Broca avait décidé que celle-ci était antérieure de quelques siècles au Christ. M. Baudouin constata avec sagesse qu'en l'absence de crâne bien daté, on ne peut savoir à quand remonte cette pratique, bravant une fois encore les certitudes d'un maître qui faisait encore autorité dans bien des esprits. Et de conclure : "l'archéologie viendra en aide à l'histoire comme la géologie à la préhistoire ici où il s'agit de faits intéressant la science médicale au premier chef".

En 1914, en collaboration avec Boismoreau, il présente à la Société "une quinzaine de pièces anatomiques, d'ordre préhistorique, relatives à l'ostéo-arthrite déformante chronique", exhumées d'un "ossuaire de l'Age de la Pierre polie", fouillé en 1913 à

Bazoges-en-Pareds (Vendée). Comme à son habitude, les lésions arthrosiques observables sur des péronés, une rotule, des cubitus et des clavicules et de nombreux segments du rachis et des extrémités, sont minutieusement décrites et parfaitement interprétées. Ici encore, avec l'évidence et l'assurance qui marquent toujours ses démonstrations et qui souvent "agaceront" ses auditeurs et plus encore ses "victimes", M. Baudouin affirme avec justesse qu'en raison de sa fréquence il fallait admettre que "dès cette époque néolithique, cette maladie était extrêmement commune".

Travailleur acharné et grand érudit, M. Baudouin ne manquait jamais d'apporter la contradiction à ses collègues, arguant régulièrement de l'antériorité de ces vues sur les sujets les plus divers. Les commentaires qu'il fit, entre autres, à propos des communications de Marie (1904), de Neveu (1910) ou d'Hamburger (1911) déjà citées, en portent témoignage. Ce trait de caractère lui valut parfois quelque déconvenue. La plus remarquable fut certainement celle que lui infligea le professeur K. Sudhoff de Leipzig, en 1908, dans les pages de notre revue, au terme d'une note consacrée au T syncipital de Manouvrier, en indiquant être "très content d'avoir donné à M. Baudouin l'occasion de parler avec une si grande clarté et une érudition si complète" mais que pour sa part il n'avait pas cru nécessaire "de faire un cours magistral d'école..." sur les trépanations dont il n'était absolument pas question.

Au cours de l'entre-deux guerres, la paléopathologie organique consacrée à l'étude des momies et des restes organiques, fait une timide apparition dans les travaux de la Société. En 1922, un pharmacien, K.J. Basmadjian relate les circonstances de la découverte, faite en 1903, dans une grotte alentour de la capitale arménienne : Ani, du corps naturellement momifié d'une fillette de 3-4 ans, morte vers l'an 1000. Aucune autopsie ne fut cependant réalisée et la description succincte du corps ne signale l'existence d'aucune lésion macroscopique externe.

En 1928, G. Variot nous donne une pathographie de Buffon et la relation la plus complète de l'histoire mouvementée de sa dépouille avec une très précieuse photographie de sa tête osseuse, retrouvée en 1927 à Montbard. Nous savons que son cerveau se trouve depuis 1870 au Muséum dans le piédestal de la statue de Pajou le représentant.

A l'image de la "traversée du désert" qu'elle connut entre 1930 et 1970 et qui la fit totalement oublier des médecins comme des historiens, la paléopathologie dut attendre le début des années 60 pour reparaître discrètement au pupitre de notre Société. Trop discrètement et nous ne pouvons que regretter qu'en des temps où celle-ci avait perdue sa maîtrise éditoriale, le souvenir de l'étude de Mlle de Saint-Paul ne tient plus qu'à quelques lignes contenues dans les procès-verbaux des séances des 13 mai et 18 novembre 1961. Ces travaux inconnus de l'ensemble de la communauté internationale des paléopathologistes, portaient sur un "Essai d'étude systématique d'une momie égyptienne...", conservée au muséum de Perpignan. Ainsi, en France et pour la première fois, une momie se trouvait soumise à un examen radiographique systématique et une datation au carbone 14, soit plus de 10 ans avant que les époux Cockburn de Detroit (U.S.A.) et leur équipe pluridisciplinaire codifient de manière définitive la procédure d'autopsie des momies.

C'est donc en 1973, que la paléopathologie fit à la Société une rentrée remarquée bien au delà de son auditoire, avec la communication que notre regretté maître présenta à propos de la "Paléopathologie des tumeurs osseuses malignes". Le premier,

M.D. Grmek (1924-2000) introduisait dans la pratique de l'ostéo-archéologie la nécessité d'une systématisation de ses critères diagnostiques rétrospectifs et, ce faisant, invitait la paléopathologie à surmonter un obstacle essentiel pour son développement en procédant à une normalisation de ses méthodes de recueil et d'identification des lésions osseuses anciennes.

Nous ne saurions affirmer que la paléopathologie occupe depuis cette communication mémorable toute sa place dans notre Société. Pour autant, sa présence ne cesse de s'accroître comme en témoignent plusieurs communications. B.Y. Mafart (1986) examine 250 squelettes provenant de deux cimetières médiévaux du sud-est de la France et démontre que la paléopathologie, en révélant les réalités des conditions sanitaires, permet de distinguer l'environnement socio-économique de deux populations : rurale et urbaine. J.-J. Rousset et coll. (1996) introduit à la Société la paléoparasitologie à propos d'helminthoses humaines (*Ascaris*, *Trichocéphales*) retrouvées dans des sépultures gauloises. R. Lambert (1996), souligne l'apport des collections des musées anatomiques au développement de la paléopathologie. A. Ségal (1998) montre avec le cas de saint Albert de Louvain, comment la paléopathologie se met au service de l'histoire. Enfin et à notre grand étonnement, Cl. Kenesi (2001) soumet pour la première fois aux débats de la Société l'inépuisable mystère des trépanations.

Avec cinquante communications recensées au cours de ce siècle, nous pouvons admettre que sans être totalement négligées, les informations relevant du domaine de l'archéologie n'ont jamais représenté pour nos membres une source de première importance dans leurs recherches historiques.

Nous reconnaissons volontiers que ce nombre peut ne pas être définitif. Parfois, l'exclusion de certaines communications aurait pu faire l'objet d'un arbitrage différent. Il se trouve aussi que de 1951 à 1967, notre Société n'ayant plus été en mesure d'assurer la publication de toutes ses communications, certaines d'entre elles auraient mérité de figurer dans notre travail.

Ceci étant, treize des communications retenues (26 %) relèvent de l'archéologie médicale et vingt-deux autres (44 %) de l'iconodiagnostic, confirmant ainsi l'attrait relatif de celui-ci. La paléopathologie enregistre pour sa part quinze communications (30 %), ce qui peut surprendre et rend nécessaire de reconsidérer ces données numériques dans leur chronologie.

Vingt-deux parmi les cinquante, soit 44 % d'entre elles furent publiées entre 1902 et 1914 ; seize autres, de 1920 à 1951 ; mais deux seulement entre 1951 et 1967 qui marque la période où la Société perdit sa maîtrise éditoriale, les dix dernières furent depuis 1967 publiées dans notre revue actuelle.

Paul Delaunay, qui retraça en 1953 les débuts de la S.F.H.M. (1902-1940) à l'occasion de son cinquantenaire, remarquait déjà que : "l'âge d'or des sociétés savantes avait pris fin avec "la belle époque". Si nous comparons les cinquante premières années de notre Société aux cinquante suivantes, nous voyons qu'en effet 76 % (38/50) des communications nous intéressant ont été publiées avant 1951. C'est le cas de 96 % (12/13) de celles qui traitent d'archéologie médicale ; de 82 % (18/22) de celles qui s'exercent à l'iconodiagnostic et de 47 % (7/15) de celles qui relèvent de la paléopathologie.

Ces dernières indications sont instructives à bien des égards. Elles portent témoignage de la désertion des médecins-historiens du champ de l'archéologie et, plus générale-

ment, de l'histoire ancienne. Cette triste réalité confirme hélas les effets que nous dénoncions naguère devant vous (1997), d'une formation médicale abusivement orientée vers les sciences exactes et négligeant les "humanités". L'iconodiagnostic, n'est plus autant pratiqué qu'avant ; dans ce domaine cependant, l'art médical conserve toute son importance, ce qui lui vaut encore quelques communications. Dans ce contexte assez attristant, la paléopathologie dont les méthodes relèvent assez exclusivement de l'art médical, se distingue. Depuis plus de vingt-cinq ans, cette discipline médico-historique se trouve toujours plus présente dans les pages de notre revue et semble à l'avenir destinée à maintenir les liens nécessaires entre l'archéologie et notre Société. Personnellement, nous ne pouvons que nous en féliciter.

BIBLIOGRAPHIE

Les références citées dans le texte seront aisément retrouvées grâce aux seules indications du nom de l'auteur et de l'année de publication, en consultant :

SAMION-CONTET J. (éd.) - "*Cent ans de communications à la Société Française d'Histoire de la Médecine ; Tables alphabétiques d'auteurs et de matières : 1902-2001*", 2002, 348 p. ; ouvrage édité par notre Société à l'occasion de son Centenaire.

SUMMARY

One Century of Medical Archaeology, Iconodiagnosis and Paleopathology

For one century some members of the SFHM contributed to these sciences by their papers read to the SFHM. The author bears witness of their significant role in such scientific and medical areas.

Translation : C. Gaudiot